

MUGURAȘ CONSTANTINESCU

DANIELA HĂISAN

Universităte « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie

VUE D'ENSEMBLE SUR LA PHILOLOGIE
EN TANT QUE DISCIPLINE D'ENSEIGNEMENT
EN ROUMANIE (1969–2017)

Notre article propose une réflexion sur la philologie (un terme aussi complexe et imprécis dans l'usage roumain que dans l'usage français) et sur le champ d'application qu'elle a recouvert en Roumanie ces cinq dernières décennies. Nous proposons également un regard contemporain sur un ouvrage classique, devenu canonique, portant sur la philologie (*Initiation à la philologie française*, de N.N. Condeescu, 1969¹), et sur son actualité ou inactualité dans le contexte de l'évolution des études de philologie des années 1970 vers les études de lettres des années 2000. Nous valorisons, d'une part, nos expériences d'étudiante de lettres et, d'autre part, nos expériences d'enseignantes dans une faculté de lettres où la philologie, comme discipline, a toujours sa place.

Nous commencerons par quelques remarques sur le flou qui entoure la notion de philologie, d'une époque à l'autre, d'une culture à l'autre.

LA PHILOLOGIE, UNE NOTION PLURIELLE

Les dictionnaires prennent en charge cette pluralité de sens du terme « philologie ». Une brève promenade lexicographique dans les domaines français et roumain nous permet de voir que le premier regard sur cette notion est diachronique. Ainsi

¹ N.N. Condeescu, *Initiation à la philologie française*, Editura Didactică și Pedagogică, București 1969, p. 20.

trouve-t-on, dans le *Trésor de la langue française*², que *philologie* signifie « surtout au XIX^e siècle » : « **étude**, tant en ce qui concerne le contenu que l'expression, de documents, surtout écrits, utilisant telle ou telle langue » (c'est nous qui soulignons). Dans le même dictionnaire, il est précisé que, par extension, et sous l'influence du concept allemand de *Realphilologie*, le sens du terme devient « étude des mots, des documents (écrits ou autres) et de tous les contenus de civilisation impliqués ». Plus particulièrement, et par référence à une langue donnée, *philologie* signifie « **étude** scientifique d'une langue quant à son matériel formel et son économie ». Un autre aspect encore de la définition de la philologie du *Trésor* est qu'il y a traditionnellement une opposition entre cette notion et les sciences littéraires :

On oppose [...] communément la philologie aux sciences littéraires qui ne relèvent pas de la grammaire ou de la linguistique. La philologie, dans ce sens restreint, est l'**étude** des langues, des formes et de leurs emplois, l'étude aussi des divers procédés qui ont amené le développement des connaissances linguistiques et du langage parlé.

Dans un contexte comparatiste et selon la même source d'autorité, on parle de « philologie comparée/comparative », lorsque « cette étude porte sur la comparaison de langues d'une même famille », expression qui a pour synonyme plus usuel « grammaire comparée ».

Au XX^e siècle, la définition de la philologie se précise et devient, d'une part, plus large et, d'autre part, associée à l'édition critique :

Discipline qui vise à rechercher, à conserver et à interpréter les documents, généralement écrits et le plus souvent littéraires, rédigés dans une langue donnée, et dont la tâche essentielle est d'établir une édition critique du texte.

Le *Trésor* termine par une remarque générale qui fait également figure de conclusion et attire l'attention sur la difficulté de définir cette notion que nous avons appelée plurielle : « Comme le mot *grammaire*, le mot *philologie* est souvent employé de façon complexe et ambiguë en français ».

Les dictionnaires roumains, explicatif et de néologismes³, s'arrêtent à des définitions plus larges et évitent la perspective diachronique. Par ailleurs, si les lexicographes français parlent d'étude ou de discipline pour définir la philologie, leurs confrères roumains parlent de science ou même, comme nous allons le voir, d'un ensemble de sciences. Selon le dictionnaire explicatif du roumain, la philologie est une :

Science qui s'occupe de la culture écrite des peuples, particulièrement de l'étude des textes anciens et des œuvres littéraires du point de vue de la langue, des influences subies, de la manière dont ils ont été transmis, de leur authenticité, ainsi que de leur édition⁴. [trad. M. Constantinescu]

² Le *Trésor de la langue française informatisé (TLFi)*, <<http://atilf.atilf.fr/>> [consulté le 8 juin 2017].

³ *Dicționar român explicativ*, <<https://www.dictionarroman.ro/>> [consulté le 8 juin 2017] ; F. Marcu, *Dicționar român de neologisme*, Editura Academiei Române, București 1997.

⁴ « Știință care se ocupă cu studiul culturii scrise a popoarelor, în special cu studiul textelor vechi și al operelor literare din punct de vedere al limbii, al influențelor suferite, al modului în care ni s-au transmis și al autenticității, precum și cu editarea lor ».

Selon la même source, le terme provient du français « philologie », qui vient des vocables grecs *philos* [ami], *logos* [science, parole], et signifie en substance « amour de la science », tandis que le dictionnaire français mentionné prend en compte aussi le sens du latin *philologia, -ae* (« amour des belles lettres »), avec un sens spécialisé d'« érudition, étude comme exercice académique », provenant du grec et ayant le sens de « goût pour la dialectique » et « goût pour la littérature ou l'érudition ».

Le dictionnaire roumain des néologismes donne à « philologie » un sens plus restreint :

Science qui s'occupe de l'étude des textes anciens et des œuvres littéraires du point de vue de la langue, des influences subies, de la manière dont ils ont été transmis et de leur authenticité, ainsi que de leur édition⁵. [trad. M. Constantinescu]

Le nouveau dictionnaire explicatif de la langue roumaine met en évidence qu'il s'agit non pas d'une science mais de tout un ensemble :

Ensemble de sciences sociales qui s'occupe de l'étude de la langue et de la création littéraire de certains peuples. 2) Science qui s'occupe de l'étude et de l'édition des textes (anciens)⁶. [trad. M. Constantinescu]

Ce bref parcours lexicographique, révélateur de la complexité de la notion de philologie, pourrait être corroboré par l'expérience concrète des études de « philologie » : par notre expérience et notre formation, nous voyons que la notion est vaste et assimilable, dans un certain contexte universitaire, à l'étude des langues et des lettres.

LA PHILOGIE DANS LE CONTEXTE UNIVERSITAIRE, EN ROUMANIE ET AILLEURS

Nous⁷ avons ainsi fait, durant quatre ans, des études à la « Faculté de philologie » de l'Université A.I. Cuza de Iași et nous avons obtenu un diplôme de licence en philologie, section français-roumain, en 1977. À cette époque, en Roumanie, chaque Université comprenait une faculté de philologie. On y étudiait, en gros, les mêmes disciplines ; en première année, par exemple, nous avions des « cours pratiques » de français, de dialectologie, de folklore, d'introduction à la philologie française, de littérature universelle, de langues française et roumaine contemporaines, de philosophie et éthique, de latin et d'éducation physique. Les cours pratiques, qu'ils

⁵ « Știință care se ocupă cu studiul textelor vechi și al operelor literare din punctul de vedere al limbii, al influențelor suferite, al modului în care ni s-au transmis și al autenticității, precum și cu editarea lor ».

⁶ « Ansamblu de științe sociale care se ocupă cu studiul limbii și creației literare a unor popoare. 2) Știință care se ocupă cu studiul și editarea textelor (vechi) ».

⁷ Les paragraphes suivants se rapportent à l'expérience de la chercheuse Muguraș Constantinescu.

soient centrés sur la conversation, la grammaire, la traduction, ou l'étude des textes littéraires, avaient pour objectif de faire pratiquer la langue étrangère. Ils figuraient au programme de chaque année académique. En deuxième année, nous étudions la littérature française, l'histoire de la philosophie, la littérature universelle et comparée, les langues française et roumaine contemporaines, la littérature roumaine, l'économie politique (matière imposée par le régime communiste de l'époque), l'éducation physique. En troisième année, c'étaient la langue française contemporaine, l'histoire de la langue roumaine, les littératures française et roumaine, et une fois encore, une matière imposée par le régime : le « socialisme scientifique ». Comme la philologie de l'époque avait comme principal débouché sur le marché de travail l'enseignement des langues dans le primaire et le secondaire, nous recevions également une formation en pédagogie générale et psychologie de l'enfant, continuée et complétée en dernière année par un stage pédagogique. Le cursus des matières de la dernière année comprenait, outre les cours pratiques, l'histoire de la langue française, la littérature française, l'esthétique, la théorie de la littérature, un cours spécial de littérature française, l'histoire de la langue roumaine littéraire, la littérature roumaine et la littérature comparée. La dernière année, nous étions absorbés par le stage pédagogique, mais les trois premières, nous étions également chargées de tâches dites « productives », qui consistaient dans la traduction de textes sur commande, la préparation de fiches bibliographiques, des recherches documentaires, etc.

On peut constater qu'à la faculté de philologie où nous avons été formée, sur quarante matières étudiées, une seule, en première année, renvoyait de façon explicite à la notion de *philologie*. Ce cours dispensait des connaissances générales sur la philologie, sa naissance et son évolution surtout en France, les instruments de travail dans la recherche, etc. Les matières concernant les langues et les littératures françaises et roumaines, présentes au programme chaque année, élargissaient en revanche le sens de la philologie, notamment à l'étude des langues et des lettres.

Avec la chute du rideau de fer en décembre 1989, un besoin général de changement et parfois de rupture avec le passé s'est fait ressentir en Roumanie. L'étiquette de « faculté de philologie », associée plutôt à l'époque communiste qu'à l'étude des textes anciens, était ressentie comme obsolète et marquée par l'époque dérangeante pendant laquelle elle avait connu un certain épanouissement. Presque partout, les facultés de philologie roumaines changent alors de noms, mais pas vraiment de cursus, et deviennent des « facultés des lettres », où l'étude de la philologie, réservée à la première année, est maintenue dans le tronc commun.

La faculté de Iași où nous avons été formée s'appelle actuellement Faculté des Lettres, sans doute en accord aussi avec son nom d'origine, puisqu'en 1864, peu de temps après sa fondation, elle s'intitulait Faculté de Philosophie et Lettres. Son programme de *Langue et littérature* dispense en première année de licence une discipline intitulée « Philologie classique (Latin A — Grec ancien B) ». La même faculté propose divers masters réunis sous l'étiquette généreuse de « philologie », comme : « Littérature roumaine et herméneutique littéraire », « Linguistique générale et

linguistique roumaine », « Études francophones », « Culture allemande en contexte européen », « Linguistique appliquée — Didactique de l'anglais », « Langues, littératures et civilisations étrangères », « Didactique du français langue étrangère et éducation interculturelle », « Langue, littérature et civilisation roumaine », « Littérature universelle et comparée », « Traduction et terminologie », ou encore « Études américaines ».

Au niveau du doctorat, partout en Roumanie, le domaine des études doctorales portant sur les langues et les lettres s'appelle « philologie », même si la recherche doctorale comprend des domaines plus récents comme la narratologie ou la symbolique. Notre thèse, par exemple, a porté sur le discours narratif et la symbolique des contes de Perrault et a débouché sur un titre de « docteur en philologie », en 1995, à la « Faculté des Langues et des Littératures Étrangères » de l'Université de Bucarest.

Pour résumer cette présentation de la carrière du terme *philologie* à travers notre expérience professionnelle, nous pourrions dire que notre parcours a commencé dans une Faculté de Philologie et par une licence en philologie, a continué, après un certain temps, dans une Faculté des Langues et Littératures où nous avons obtenu un diplôme de docteur en philologie, et que nous enseignons maintenant la traductologie au Département des Langues et des Littératures Étrangères d'une Faculté des Lettres et des Sciences de la communication.

Un regard rapide sur le fonctionnement des facultés de philologie dans d'autres pays nous permet de constater que des facultés portant ce nom existent un peu partout : en Russie, en Moldavie, en Serbie, en Macédoine, en Bulgarie, en Pologne, pour ce qui est des anciens pays communistes ; mais on trouve des facultés qui portent cette étiquette également à Salamanque ou à Valence en Espagne, à Augsbourg en Allemagne, à Casablanca au Maroc. On remarque aussi l'existence d'une formule mixte, Faculté de Philologie Romano-Germanique, dans des universités de Russie et de Turquie. Les philologies classique, orientale, française, provençale, ou autres sont des disciplines enseignées en France, en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Espagne, au Portugal, en Suisse, au Canada, en Roumanie et, sans doute, dans d'autres pays encore.

UN OUVRAGE CANONIQUE ROUMAIN

En Roumanie, la philologie en tant que discipline d'enseignement est apparue et s'est consolidée au fil du temps sous l'influence des écrits d'Europe Occidentale, mais aussi d'une réflexion autochtone soutenue sur le sujet. Un des livres que nous voyons comme un jalon dans l'évolution de la philologie française en Roumanie, est intitulé sans prétention *Initiation à la philologie française*. Il a marqué des générations entières d'étudiants de lettres et a été pendant des décennies un repère incontournable pour les chercheurs, les professeurs, les passionnés enfin de la langue et de la culture françaises. Son auteur, Nicolae N. Condeescu (1904–1966),

a beaucoup contribué au courant francophile qui a traversé la culture roumaine entre et après les deux guerres mondiales, à travers ses nombreux dictionnaires, études, histoires de la littérature française, manuels de français, traductions, etc. Ce philologue roumain réputé, né et formé à Bucarest (licencié ès lettres *magna cum laude* en 1925), couronne ses études avec un diplôme de l'École Normale Supérieure de Paris (1928). Là, il se fait remarquer dès 1927, lorsqu'il découvre que le roman *Philadelphie* (1687) de Girault de Sainville est un plagiat du *Bajazet* de Racine, et publie son étude sous le titre de *Un hardi plagiaire de Racine* dans la « Revue historique littéraire de France »⁸. Sa thèse de doctorat, *La Légende de Geneviève de Brabant et ses versions roumaines* (mention *summa cum laude*, 1938), considérée comme un chef-d'œuvre du comparatisme, et la plupart des traités publiés pendant sa carrière académique, témoignent d'une prédilection pour la littérature comparée, mais Condeescu a été un linguiste tout aussi remarquable, un historien et un critique littéraire des plus fiables. Il était donc l'incarnation du *philologue* dans l'acception la plus large du terme, qui comporte beaucoup de volets.

Dans son *Initiation à la philologie française* (1969), Condeescu s'efforce de présenter celle-ci comme « matrice du savoir humain », comme « berceau de la civilisation et de l'érudition », comme « science universelle »⁹, ce qui suppose un peu de tout. Même si un demi siècle plus tard, certaines de ses idées peuvent sembler désuètes, à l'époque où elles ont été formulées, elles avaient un poids considérable pour défendre l'importance de la philologie. D'ailleurs, nous nous rallions dans notre analyse à quelques principes majeurs formulés par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson, selon lesquels on ne doit pas juger les œuvres du passé « d'un point de vue contemporain », mais avec une « neutralité bienveillante », en tenant compte « le plus possible de tous les indices qui permettent de situer celle-ci »¹⁰. Pour le chercheur roumain, la philologie n'est pas un simple courant de pensée, c'est plutôt la raison d'être et le résultat à la fois de toute pratique intellectuelle jamais entreprise par l'*homo sapiens*. Son approche déductive suit les multiples avatars du concept de *philologie* en diachronie et examine tour à tour ses noyaux imbriqués (textologie, recherche, histoire et critique littéraires) tout en soulignant le lien intrinsèque entre la langue, la littérature et la culture.

Condeescu est évidemment influencé dans son entreprise par Erich Auerbach (*Introduction aux études de philologie romane*, 1944). Comme Auerbach, il décide d'approfondir la nature éclectique du mot *philologie*, les diverses facettes d'une

⁸ Cf. M. Borsatti, *Opera științifică a lui Nicolae N. Condeescu*, Analele Universității București, Anul XXI, coll. « Limbi romanice », București 1972.

⁹ N.N. Condeescu, *Initiation à la philologie française*, Editura Didactică și Pedagogică, București 1969, p. 20.

¹⁰ Y. Chevrel, J.-Y. Masson, « Avant-propos » (pp. 11–12), [dans :] *Histoires des traductions en langue française, XIX^e siècle (1815–1914)*, Y. Chevrel, L. D'hulst, Ch. Lombez (dir.), Verdier, Paris 2012, pp. 7–14.

bibliographie, l'édition critique, l'importance de la périodisation, le guide bibliographique, la critique esthétique, l'explication de textes, etc. Toutefois, il organise sa matière d'une manière différente : il n'insiste pas sur les origines des langues romanes, il s'intéresse plutôt à transmettre ses connaissances sur les études françaises. En même temps, il souligne la contribution d'autres philologues roumains (tels Lazăr Șăineanu, Elena Vianu, Tudor Vianu) à l'épanouissement des études françaises.

Du point de vue formel, ce manuel de philologie est conçu pour s'adapter à une charge de travail semestrielle, les quatorze chapitres (288 p.) couvrant en fait cinq thèmes principaux, à savoir :

1. la philologie française, de la Renaissance à nos jours [1966, date de la rédaction de l'ouvrage] ;
2. l'organisation de la recherche ;
3. les instruments de travail (bibliographies, précis, manuels, traités, périodiques, documents d'histoire littéraire, documents linguistiques) ;
4. philologie vs. histoire des lettres (de l'auteur à l'œuvre ; l'étude de l'œuvre) ;
5. textologie (la critique des textes ; les éditions critiques).

Malheureusement, les deux derniers chapitres, censés traiter de la textologie, sont restés sous la forme de notes, l'auteur étant décédé prématurément. L'édition posthume de son œuvre garde toutefois ces chapitres inachevés et offre ainsi une image de ce qu'il a voulu édifier.

Les thèmes s'enchaînent de manière progressive, claire, logique et cohérente, et de nombreux détails sont souvent tirés de recherches effectuées auparavant, dont les divers pièges, obstacles et enjeux sont mis en évidence au profit des lecteurs. Il n'est pas rare qu'il commence ou conclue un sous-thème par un trait d'expérience personnelle (par exemple, il signale n'avoir pas compris le sens du mot *Fampoux*, un nom propre des *Misérables* de Hugo, p. 10). Condeescu s'adresse, en fin de compte, premièrement aux étudiants de lettres au tout début de leurs études universitaires, qui ont besoin d'être « initiés » au domaine de la pensée et du savoir appelé *philologie*. Son ton est, par voie de conséquence, extrêmement didactique lorsqu'il leur donne les premiers rudiments de cette science historique ancienne. Il exploite les sonorités des mots et la fonction conative du langage, et parfois, on a l'impression qu'il donne un exposé devant son public ; il s'agit d'une rhétorique tout à fait particulière, propre néanmoins à l'écrit. Le public visé est nommé, tour à tour, « les tout jeunes » (p. 20), « les apprentis-philologues » (p. 25), « les jeunes hommes », « les novices », « les débutants » (p. 27), « le chercheur », « l'amasseur de matériaux » (p. 34), etc. et bien conseillé : « Mais pourquoi le jeune homme auquel je m'adresse ne s'attacherait-il pas plutôt au XIX^e siècle [comme sujet de recherche] ? » (p. 108).

Moins sec qu'Auerbach, Condeescu n'est pourtant jamais moins érudit ; c'est toujours pour le côté didactique de son ouvrage et le plaisir du texte qu'il emploie beaucoup d'analogies, de métaphores ou d'apophtegmes. En voilà quelques exemples :

Les humbles philologues fournissent les matériaux, les pierres de taille soigneusement et patiemment polies durant des années. Vienne un architecte de génie et il en fera un palais magnifique (p. 26).

Aussi vrai qu'il est que pour apprendre à nager, il faut se jeter à l'eau, le jeune homme qui se propose d'aborder la langue ou la littérature en historien et non pas en dilettante, doit connaître d'expérience au moins une partie des sources de sa spécialité et ses principales méthodes d'investigation (p. 27).

Le philologue a le devoir de connaître toutes ces espèces de monographies, pour ne pas prendre martre pour renard, comme on disait au temps de Molière, pour ne pas se tromper sur leur valeur (p. 92).

Une fois vieillies, ces fascicules ressemblent à des *jardins où l'on a enterré des trésors* oubliés par la suite entre les racines des arbres (p. 136, souligné dans l'original).

Souvent ironique ou prescriptif, Condeescu n'hésite pas à réprimander ses lecteurs ou à les mettre en garde :

Les novices, gens commodes en même temps, commencent par s'adresser à une personne expérimentée, leur professeur généralement (p. 27).

La rédaction du travail impose à l'auteur l'obligation d'indiquer clairement l'état de la question étudiée au moment où il l'a abordée. Il fera ressortir, ensuite, sa propre contribution : aperçus nouveaux ou documents inédits. Qu'il les fasse valoir, sans se vanter de son exploit : la critique en jugera ! Comme on est inévitablement redevable à ses devanciers, il faut avouer ce qu'on leur doit (p. 37).

Un philologue, pas plus que n'importe quel autre savant, ne s'improvise pas. Il doit se former lentement, il doit tout d'abord apprendre une méthode de recherche, la perfectionner au besoin, et connaître les instruments de travail de sa discipline (p. 11).

Une des préoccupations majeures d'un auteur censé dévoiler les « secrets » de la philologie est de mettre en ordre les multiples sens développés par le mot *philologie* dans le temps. Aujourd'hui encore, dans les milieux universitaires, des taxinomies *philologie française*, *philologie romane*, *philologie roumaine* couvrent des disciplines assez différentes, bien qu'étroitement apparentées. Dans le premier chapitre du livre, *La philologie : le mot et la chose. Coup d'œuvre sur la philologie française, de la Renaissance à nos jours*, Condeescu dénonce le flou de ce terme-parapluie et s'attarde sur sa palette parfois déconcertante de sens et d'emplois. Il commence par livrer l'étymologie grecque du terme qui, pour lui, signifie, « amour de la science » ; puis, il parle des restrictions et extensions de sens successives qu'il a subies (de l'étude des langues et des littératures anciennes vers l'ensemble des recherches sur les langues et les littératures modernes ou l'art de lire les textes) ; enfin, il arrive à distinguer soigneusement entre *philologie* et d'autres termes avec lesquels elle peut être confondue, comme la linguistique (historique) où l'histoire (des lettres).

Le critère diachronique est essentiel lorsqu'il s'agit de dissocier les diverses acceptions que la *philologie* a acquises, surtout si l'on pense au clivage *philologie classique/philologie moderne*. Condeescu montre, à partir d'exemples pertinents, que les grandes lignes de la philologie classique, à savoir le travail avec le texte (ancien), ne sont pas révolues, qu'on a toujours besoin, dans une mesure plus ou moins large, d'expliquer philologiquement les textes qui contiennent une langue

vieille, une graphie compliquée, un ordre des mots différent, ou des références culturelles étranges pour le lecteur contemporain. Dans sa brève excursion diachronique, il s'appuie sur quelques autorités, telles le grand humaniste français Guillaume Budé, auteur de l'opuscule *De Philologia* (1530) ; la *Grammaire de Port-Royal* (1660), même si elle n'intéresse la philologie que de façon accessoire ; Friedrich Diez, créateur d'une philologie romane ; ou encore Gaston Paris, le meilleur disciple français de Diez et le maître incontesté de la philologie française durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

Tout au long du livre, plusieurs définitions surgissent, la philologie étant souvent redéfinie sous l'angle de la question étudiée. Se livrer à un travail de philologue, c'est, selon Condeescu, suivre les pas de l'auteur du texte discuté, c'est « refaire en gros la documentation de l'auteur » (p. 10). La philologie, « science d'interférences » (p. 12), est avant tout de « l'érudition historique et linguistique au service de l'intelligence complète des textes » (p. 18). Indispensable aux chercheurs dans le domaine des sciences humaines, aux auteurs tout comme aux éditeurs, la philologie « aide à mieux comprendre, donc à goûter davantage la littérature » (*ibidem*).

Philologie et philologue sont souvent placés sous le signe de la modestie (« les modestes travaux » — p. 20), de l'« humilité » même (« cette philologie, humble servante des belles lettres » — p. 4 ; « les humbles philologues » — p. 26), du travail acharné (« On n'arrive à tout connaître de vue que par des efforts presque surhumains ; quant à tout lire, plusieurs vies n'y suffiraient pas » — p. 43). Être philologue entraîne toute une série de responsabilités, devoirs et obligations dont les premières seront la minutie et l'honnêteté intellectuelle :

La rédaction du travail impose à l'auteur l'obligation d'indiquer clairement l'état de la question étudiée au moment où il l'a abordée (p. 37).

La précision des références est une manifestation — et non la moindre — de la probité scientifique. Cacher l'une au moins de ses sources de renseignement, c'est friser le plagiat. [...] Les citations sont permises, mais l'abus en devient intolérable. [...] Enfanter un soi-disant travail qui mettrait bout à bout des citations ou des résumés de ce que d'autres ont écrit, c'est mettre au jour un affreux centon, éternel discrédit de son auteur. Qu'on cite, si l'on estime que cela est absolument nécessaire, mais qu'on place la citation entre guillemets, avec, en note ou tout de suite entre parenthèses, l'indication de rigueur, celle de l'endroit d'où l'on a tiré le texte cité (p. 40).

Être informé et l'être complètement, savoir ce qu'on a publié, autrefois aussi bien que le mois dernier, voilà le premier des devoirs du philologue (p. 43).

Toutefois, cette tâche difficile, sur des sujets parfois arides, n'est pas dépourvue de satisfactions : participer à la vie intellectuelle de son pays et de l'étranger, toucher au mouvement international de la philologie, avoir une contribution, aussi petite soit-elle, au progrès de la recherche philologique, sont parmi les plus nobles des victoires.

Lorsqu'il parle de l'organisation de la recherche, de la documentation et de la rédaction des travaux, Condeescu insiste de nouveau sur la nécessité d'être rigoureux, en commençant par la constitution d'une bibliographie ou de l'appareil

paratextuel. Enseigner la philologie signifie, entre autres, enseigner les règles et les normes pour les citations et les références — un côté technique mais extrêmement utile. Dans l'*Initiation à la philologie française*, on trouve une description détaillée des situations qui requièrent l'emploi des conventions telles que *cf.*, *ibidem*, *passim*, *apud*, etc. Mais la minutie dans la forme et dans le contenu va bien au-delà de la simple recherche de détail. La philologie signifie souvent vérifier des détails sans que les détails soient une fin en soi.

Parmi les instruments de travail énumérés et décrits par Condeescu, la bibliographie à part, il y a aussi les précis, monographies, périodiques, manuels et traités. Et, parce qu'il fait tout au long du livre un plaidoyer pour la lecture intelligente, responsable, avisée, sa liste s'arrête ainsi sur les anthologies :

Pour ce qui est des anthologies, je n'en recommande aucune, bien qu'il y en ait d'excellentes, comme choix de textes et comme qualité des annotations. C'est que le philologue doit s'habituer à lire les œuvres intégralement et de préférence dans les éditions critiques. Les anthologies sont le fait des dilettantes pressés, ou bien des amorces pour induire à la lecture complète des textes (p. 87).

Les documents d'histoire littéraire (carnets intimes, manuscrits, brouillons, mémoires, récits de voyages, lettres) et les documents linguistiques (dictionnaires, encyclopédies, cartes, traités d'anthroponymie et de dialectologie) font aussi partie de l'arsenal du philologue. Condeescu n'épargne aucun effort pour donner une convaincante description de ces instruments que tout philologue doit avoir à portée de main :

Documents littéraires, documents linguistiques. [...] Les ignorer c'est risquer des redites, se résigner à comprendre à demi, en rester au stade de l'amateur qui retire de la littérature un plaisir certain, mais qu'il ne tient pas à justifier par les moyens de l'intelligence érudite (p. 87).

En ce qui concerne le quatrième thème abordé, philologie vs. histoire des lettres, il est lui aussi placé sous le signe de la diachronie, du moins dans la présentation détaillée de la périodisation. Le mouvement littéraire, les écoles et cénacles, les courants, les revues qui propagent les principes et convictions de telle ou telle école, se trouvent parmi les notions-clefs que Condeescu définit et illustre à travers des exemples concrets.

L'initiation aux études littéraires proprement dites commence par une question rhétorique : « Est-il nécessaire de connaître l'auteur pour en goûter l'œuvre ? ». Avec son à-propos bien connu, Condeescu met son lecteur en garde contre le fait que les opinions sont divisées là-dessus : les historiens littéraires sont unanimes à le croire, tandis que les critiques littéraires en doutent.

L'histoire littéraire, il est vrai, a toujours accordé une grande attention aux *biographies* d'auteurs. Toutefois, il revient de nouveau à Condeescu d'attirer l'attention, avec Charles de Sainte-Beuve, sur le type de biographie qui devrait être d'intérêt pour les philologues et les historiens littéraires. Il insiste exclusivement sur la biographie *intellectuelle* des écrivains (qui consiste à s'intéresser aux milieux où ils se sont formés : famille, écoles, cercles d'amis et cénacles), ce qui préfigure le courant

sociologique contemporain privilégiant l'*habitus* de l'auteur ou du traducteur. Dans sa tentative d'éclairer tel ou tel aspect de l'œuvre à travers des détails significatifs de la vie privée de l'auteur, tout biographe doit être d'abord un bon philologue :

On se livre donc à l'étude minutieuse de la vie des écrivains pour leur demander en fin de compte une explication de leurs œuvres et de leur influence. Dans ce genre de travaux, le talent du biographe, sa capacité de ressusciter hommes et milieux du passé, son goût dans le dosage du pittoresque vraisemblable et de la vérité documentaire ont certainement une grande importance. Toujours est-il que la biographie, pour éviter l'erreur et la superficialité, doit se plier aux méthodes méticuleuses de la philologie (p. 206).

L'incursion dans la vie de l'auteur mène nécessairement à la vie de l'œuvre, qui commence par sa *genèse* : du pressentiment de l'œuvre qui affleure dans la conscience de l'écrivain, jusqu'aux premières ébauches, et, finalement, à la version manuscrite. Les sources ou les éléments de la conscience d'un auteur qui deviennent matière de son œuvre sont examinés soigneusement à travers des structures binaires : sources d'assimilation récente vs. sédiments anciens ; sources directes vs. sources livresques ; sources fondamentales vs. sources accessoires ; sources conscientes vs. sources inconscientes.

Les diverses idéologies, la méthode employée par l'auteur dans la rédaction de son œuvre, tout comme le message et le sujet font partie des préoccupations des étudiants ou spécialistes en lettres. Le succès même et la longévité d'une œuvre littéraire sont dévoilés par Condeescu, au bonheur de ses apprentis-philologues :

Par quelles qualités une œuvre, qui a traversé victorieusement les siècles, plaît-elle encore au lecteur moderne ? Elle s'impose dans la mesure où elle est un *instrument de connaissance* et une *source d'émotions*. Le dosage de ces deux qualités varie d'une œuvre à l'autre (p. 246, souligné dans l'original).

Finalement, les deux derniers chapitres, qui visent le côté purement textologique de la philologie, renvoient à plusieurs types de critiques (la critique des textes, d'attribution, de datation, de restitution) et à plusieurs types d'éditions (princeps, anthumes, posthumes, savantes) dont l'auteur met en lumière celles qui lui semblent particulièrement méritoires.

À une nouvelle lecture de l'ouvrage de Condeescu, resté inachevé, nous pouvons nous rendre compte de son actualité dans tout ce qu'il a d'essentiel dans ses principes. C'est, pour ainsi dire, un ouvrage canonique pour l'initiation dans ce domaine. Son inachèvement semble emblématique de la carrière de la philologie, qui continue d'être nuancée et raffinée, et surtout, pratiquée.

CONCLUSION

Être philologue n'est pas un métier en soi ; c'est la vocation de tout étudiant, chercheur, professeur, critique, historien, linguiste, traducteur, écrivain, éditeur qui travaille dans le domaine des lettres.

Le parcours de la philologie en Roumanie n'a pas été sans faute, malgré le modèle fourni par N.N. Condeescu, qui reste d'actualité. Par moments, l'on a vu la philologie, dans le sens large du terme, disparaître provisoirement en tant que discipline académique. À d'autres, vers les années 2000 par exemple, la philologie romane supposait d'enseigner ou d'apprendre comment rédiger un texte, une bibliographie, et d'assimiler un peu d'histoire de la langue roumaine. Les langues romanes faisaient l'objet d'une autre discipline d'étude, la *romanistica*, qui s'attachait à leur filiation. Puis, à partir de 2017, la philologie, de nouveau au sens large, a été reléguée à un statut de simple cours de rédaction.

Protéiforme et complexe, la philologie a toujours eu des partisans mais aussi des détracteurs. Si l'on pense à ces deux attitudes opposées que sont celle du linguiste, sémioticien et traducteur Paul Miclău — qui, en 1983, en évoquant la traduction poétique, attirait l'attention sur le fait que le texte à traduire ne devait pas être traité comme un simple « document philologique »¹¹ — et celle énoncée en 2009 par le traducteur, essayiste et bibliographe de la Bibliothèque de l'Académie, Theodor Rogin, sur la complexité du travail de recherche philologique et comparatiste pour réaliser la *Bibliographie Mihai Eminescu*¹², on a une idée de la difficulté qu'il y a à cerner le contenu pluriel de la notion de philologie.

Même si elle se cache parfois sous des étiquettes nouvelles, même si on ne peut pas nier sa complexité et parfois son foisonnement, la philologie a actuellement en Roumanie sa place (si incertaine qu'elle soit) dans le fondement des études de lettres et de langues, et plus largement, dans l'étude des sciences humaines.

AN OVERVIEW OF PHILOLOGY AS AN ACADEMIC DISCIPLINE IN ROMANIA (1969–2017)

Summary

In the present paper, we offer a glimpse at a classic, canonical book on philology (namely *Initiation à la philologie française*, by N.N. Condeescu, published in 1969) and at its (ir)relevance against the backdrop of the evolution of philological studies from the 1970s to the language and literature studies of the new millennium. The article is therefore a reflection on philology (a term as vague in Romanian as it is in French) and on its scope of application in Romania.

Key words: philology, philologist, textology, critical edition, initiation, letters and humanities.

¹¹ P. Miclău, *Signes Poétiques*, Editura didactică și pedagogică, București 1983.

¹² Th. Rogin, « Expresia bibliografică a iconografiei eminesciene », <<http://theorogin.blogspot.ro/p/eminescologie.html>> [consulté le 10 août 2017] ; *Bibliografia Mihai Eminescu. Viața. Opera. Referințe (1866–1938)*, Editura Academiei, 1999.